

REVUE  
DE  
LITTÉRATURE COMPARÉE

*EXTRAIT*

LIBRAIRIE MARCEL DIDIER

4 et 6, rue de la Sorbonne

PARIS

Bibliothèque Maison de l'Orient



158216

A Monsieur le Recteur Pierre Louis  
L'hommage respectueux

Jean Brunau

Vendredi 23/09/68

## CHRONIQUE

---

**Henri Roddier (1898-1964).** — J'ai fait la connaissance d'Henri Roddier aux États-Unis, à l'Université de Cornell, en 1950. Il se rendait à Buffalo, avec sa femme et son jeune fils, aujourd'hui brillant astronome. C'était son premier voyage en Amérique, et, avec sa curiosité coutumière, Henri Roddier recherchait toutes les occasions de découvrir hommes et paysages, en rejoignant à petites étapes l'Université où il devait enseigner pendant un semestre, et où il est retourné l'année de sa mort. J'avais été frappé de son extrême gentillesse et de la qualité de sa conversation : Henri Roddier n'aimait pas ce que les Américains appellent « small-talk » ; il conversait pour instruire et, surtout, pour s'instruire, posait question sur question, se renseignait et n'oubliait jamais. Nul n'était plus que lui à l'affût d'idées ou de connaissances nouvelles. Tout entretien avec lui, et j'en ai pris mieux conscience encore par la suite, était un échange amical et fructueux, où brillaient l'originalité de ses vues et l'étendue de ses connaissances.

Au moment où j'écris ces lignes, je revois Henri Roddier admirant le campus si beau de Cornell, la taille droite, l'œil vif, la bouche souriante, le geste un peu nerveux déjà. Il promenait de par le monde sa curiosité sans cesse éveillée et enthousiaste, et accueillait avec la plus affable simplicité ses collègues plus jeunes et ses étudiants. Henri Roddier a beaucoup donné de lui-même à ceux qui ont travaillé avec lui. Dix ans après cette première rencontre, je le rejoignais à l'Université de Lyon, et j'ai pu juger du nombre et de la qualité des étudiants qu'il avait formés. Henri Roddier a été un « éveilleur » remarquable. Son enseignement bouillonnait d'idées, qu'il n'avait pas toujours — et il le regrettait — le temps de développer lui-même. Il concevait ses cours comme une série de recherches apparemment sans lien entre elles, et se réjouissait à la fin de l'année quand, soudain, dans les dernières heures, toutes les conclusions partielles venaient à former un tableau précis et complet de la question envisagée. Rarement, je crois, l'université française a connu un chercheur aussi universel, s'intéressant, non seulement à toutes les littératures, mais à toutes les disciplines. Il avait fait partie du groupe de l'abbaye de Pontigny, réuni autour de Paul Desjardins, et il en avait gardé le

goût des hautes spéculations et de la culture générale. Sa dernière œuvre, à laquelle il travaillait à la minute même de sa mort, et dont j'espère vivement qu'elle sera un jour publiée, traite des origines et de la nature de la littérature, et résume en une synthèse saisissante une masse de connaissances allant de la préhistoire à l'anthropologie et à la psychanalyse.

Certains savants font effort pour se renouveler, sans y parvenir toujours ; Henri Roddier y arrivait spontanément. Il songeait toujours à ses travaux futurs, à des recherches de plus en plus ambitieuses et étendues. Ses premières œuvres avaient été consacrées à la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle, et, toute sa vie, il continuera à publier en ce domaine ; aux thèses de 1948 sur Rousseau s'ajouteront, par exemple, le livre sur l'abbé Prévost, ou l'édition des *Réveries du promeneur solitaire*. Mais, de plus en plus, Henri Roddier élargissait son champ d'études, en s'efforçant de ne rien négliger du riche héritage littéraire de l'humanité. Il tendait vers une critique de valeur universelle, utopie peut-être, mais qui rendait son enseignement et sa conversation étonnamment enrichissants. Il était d'ailleurs prodigue d'idées et de conseils, et nombreux sont ses collègues ou ses étudiants qui gardent encore dans leur mémoire, pour les faire fructifier un jour, les indications précieuses qu'il lançait comme en passant, et qui mènent loin. S'il fallait caractériser d'un mot la « faculté maîtresse » d'Henri Roddier, je la verrais dans sa *vitalité* intellectuelle, dans cette inlassable curiosité et dans cet enthousiasme constant avec lesquels il partait à la recherche de la vérité.

Né le 15 mai 1898, à Paris, Henri Roddier n'était pas peu fier de ses origines parisiennes. Sa carrière est l'une des plus remarquables de celles de notre Université française, car elle a conduit le jeune instituteur de village jusqu'à la Sorbonne. Après la première guerre mondiale, où il avait été blessé, Henri Roddier commence ses études à la Sorbonne, et obtient sa licence ès-lettres en 1924, tout en suivant les cours de littérature allemande de Charles Andler et d'Henri Lichtenberger. En 1925, il part enseigner le français au Caire, et en revient en 1928, avec son épouse, une bourguignonne partie comme lui pour diffuser la culture française à l'étranger. Ayant appris l'anglais au Caire, il reprit ses études à la Sorbonne, dans le domaine anglais cette fois. Après sa seconde licence, comprenant sept certificats, dont Histoire moderne et contemporaine, il prépare un diplôme d'anglais (1930), sous la direction d'Émile Legouis, sur « *The Edinburgh Review's criticism of French romanticism and its genesis* ». Puis, c'est l'agrégation d'anglais (1933), et l'enseignement aux lycées de Nevers, Beauvais et Claude-Bernard, à Paris. Pendant la guerre, Henri Roddier travaille à ses thèses de doctorat, sous la direction de Jean-Marie Carré, et les soutient brillamment en mars 1948. Il deviendra professeur de littérature comparée à la Faculté des Lettres de Lyon le 1<sup>er</sup> octobre 1949, et sera élu à la Sorbonne en juin 1962. Depuis 1956, date de sa fon-

dition, il était l'un des vice-présidents de la Société française de Littérature comparée, et représentait les comparatistes, depuis 1957, à la Commission des études françaises du Centre National de la Recherche scientifique. Ses nombreuses occupations ne l'avaient pas empêché de continuer ses voyages, et, outre les deux semestres passés à l'Université de Buffalo en 1950-51 et 1964, il avait été chargé de la première mission de conférences d'un professeur français en Australie et en Nouvelle-Zélande, de juin à octobre 1960.

Henri Roddier est mort quelques mois avant de voir paraître les *Actes* du 5<sup>e</sup> Congrès de la Société française de Littérature comparée, Congrès qu'il avait organisé à Lyon à la fin de mai 1962, et qui avait connu une très grande réussite. Je devais le retrouver au Cap-Martin, — dans le petit appartement où il passait ses vacances, quand il n'était pas à Arnay-le-Duc, — dans sa famille, — pour mettre au point avec lui la présentation de cet ouvrage, lorsque je reçus le télégramme m'annonçant la nouvelle de sa mort subite. Les amis d'Henri Roddier n'oublieront jamais l'accueil simple et chaleureux de cette famille si sympathique et si unie. Avec quelle fierté Henri Roddier ne parlait-il pas des travaux de son fils, auxquels il prenait de plus en plus d'intérêt ! Henri Roddier était un être noble ; son esprit ouvert et actif avait fait de lui un des chefs de file de notre littérature comparée française. Sa mort laisse un vide que ses amis et élèves ne peuvent espérer de combler. Il vivra dans notre mémoire comme une belle figure d'homme et de savant.

Jean BRUNEAU.

L'œuvre de Henri Roddier est considérable et variée. La bibliographie incomplète qui suit en donnera au moins une idée.

*J. J. Rousseau en Angleterre au XVIII<sup>e</sup> siècle* (thèse principale). Paris, Boivin, 1950. Gd. in-8°, 435 p.

*Deux problèmes d'histoire littéraire au XVIII<sup>e</sup> siècle : La querelle Rousseau-Hume et les origines du roman bourgeois réaliste et sentimental en France et en Angleterre* (thèse complémentaire ; non publiée).

*L'abbé Prévost, l'homme et l'œuvre*. Paris, Boivin, 1955.

*Les Rêveries du promeneur solitaire*. Édition critique... Paris, Garnier, 1960.

« Chateaubriand et la Revue d'Edimbourg », *R.L.C.*, 1931.

« La querelle Rousseau-Hume », *R.L.C.*, 1938.

« Paul Hazard et le monde anglo-saxon », *R.L.C.*, 1946.

« Robert Challes, inspirateur de l'abbé Prévost et de Richardson », *R.L.C.*, 1947.

« The Preromantic Novel in England », *Modern Philology*, 1951.

« De la Composition de l'*Esprit des Lois*. Montesquieu et les Oratoriens de l'Académie de Juilly », *R.H.L.F.*, 1952.

« La littérature comparée et l'histoire des idées », *R.L.C.*, 1953.

- « L'abbé Prévost, homme de lettres et journaliste », *R.L.C.*, 1955.
- « Diderot et la littérature expérimentale », in *Literature and Science*. Oxford, 1955.
- « L'abbé Prévost et le problème de la traduction au XVIII<sup>e</sup> siècle », in *Cahiers de l'Association Internationale des Études Françaises*, Paris, Les Belles-Lettres, 1956, pp. 173-181.
- « Pierre Leroux, George Sand et Walt Whitman, ou l'éveil d'un poète », *R.L.C.*, 1957.
- « La « véritable » histoire de Manon Lescaut », *R.H.L.F.*, avril-juin 1959, pp. 207-213.
- « De l'emploi de la méthode génétique en littérature comparée », in *Proceedings of Chapel Hill*, 1959.
- « Pour une histoire des Académies », in *Actes du 3<sup>e</sup> Congrès de Littérature comparée*, Dijon, pp. 45-54.
- « Montesquieu et Venise », in *Venezia nelle letterature moderne*, Atti del Primo Congresso dell'Associazione di Letteratura comparata (25-30 sett. 1955), Venezia-Roma, 1961, pp. 33-41.

*A paraître :*

- « Littérature populaire, et littérature savante : le cas Macpherson », in *Actes du 6<sup>e</sup> Congrès de Littérature comparée*, Rennes. (Sous presse).
- « De quelques voyageurs observateurs de mœurs », in *Mélanges offerts à Jean-Marie Carré...* (Sous presse).
- Principes d'une histoire comparée des Littératures européennes*. Première partie : *Qu'est-ce qu'une littérature* (pages que la *R.L.C.* publiera prochainement).

---

IV<sup>e</sup> CONGRÈS DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE  
DE LITTÉRATURE COMPARÉE. FRIBOURG, 1964.

La Suisse voit défilier, depuis quelques étés, des Congrès ; Genève surtout. Tôt ou tard, ce pays devait aussi retenir l'attention d'une Association doublement internationale, par son ouverture et par ses buts : l'étude et le rayonnement du comparatisme littéraire. Ainsi, Fribourg devint, du 31 août au 5 septembre, le siège de son IV<sup>e</sup> Congrès. M. F. Jost (Colorado) assumait, pendant plus d'un an, la tâche éprouvante d'organisateur général : il convenait de citer son nom en première place.

Deux thèmes avaient été choisis : nationalisme et cosmopolitisme en littérature ; définition et illustration des termes littéraires relatifs aux notions d'imitation, d'originalité et d'influence ; le premier étant l'une des optiques de recherches les plus traditionnelles chez les comparatistes ; le second, venant se placer au cœur même de leurs préoccupations. Il est peut-être à regretter que « termes » ou « notions » furent, au long des communications, plus souvent « illustrés » que « définis ». La présentation de quelques traits particuliers d'un pays,